

ARTHUR PRISONNIER-PAYSAN EN BAVIÈRE - GLANURES DANS SES LETTRES 1916

3 juillet 1916

Arthur fait les foins demande du « tabac de soldat » et une nouvelle pipe courbe dont il donne le dessin dans la marge

26 juillet 1916

Arthur déclare « très bonne santé avec un très bon moral » après « 20 journaux de foins » [environ 7 hectares] il faut moissonner à présent « 15 journaux de seigle » [environ 5 hectares]

5 août 1916

à propos d'usage du tabac Arthur ne s'en laisse pas conter : « pour le tabac vous ne parlez plus à un enfant [...] je sens mes besoins et je n'use rien avec excès ».

À propos de moissons il écrit : « les journées sont terriblement longues par ces chaleurs. Nous sommes en pleine moisson » « Les seigles (il y a très peu de blés) sont terminés, la moitié de l'orge nous reste ainsi que les avoines »

3 septembre 1916

Arthur déplore la rareté du courrier de France « lorsque je suis si longtemps sans rien recevoir je ne sais quoi me (*sic*) penser » puis citant Lamennais : « nul ne peut comprendre notre existence si ce n'est nous et nous seuls » il ajoute sévèrement : « Essayez si vous le pouvez de vous [en pénétrer]. Je doute encore que vous puissiez en comprendre la justesse. ».

1er octobre 1916

Arthur remercie sa famille pour « la pipe très jolie » et « le cigare du cousin Ludovic [qui] était excellent » ainsi que pour le mètre de ruban tricolore ajoutant : « je l'ai montré à mes camarades et à sa vue nous avons senti passer un vague parfum du Pays. Je n'ai pu faire autrement que de le partager et tous nous avons juré de le rapporter avec nous. »

Contrarié par le peu de cas qu'un de ses cousins a fait d'une photographie qu'il lui avait envoyé et très préoccupé de photographies qu'il prend ou fait faire Arthur ajoute avec ironie à destination de ses parents : « Aujourd'hui je me suis refait photographe sans ma barbe. Ainsi pour vous je serai plus reconnaissable et au moins vous pourrez vous rendre compte si c'est bien votre fils qui, depuis deux ans déjà, vous écrit si régulièrement. »

Pour finir, il ajoute que bien qu'en « excellente santé » il a peiné « 14 jours sans arrêt » au battoir et qu'il « pense encore en faire une dizaine ».

15 octobre 1916

Arthur regrette sa grande barbe : « À présent c'est toute une corvée de se raser, moi qui étais si tranquille auparavant avec ma grande barbe »

Cependant, très soucieux de son image et se déclarant toujours « en excellente santé », il ajoute : « Pour vous en convaincre je vous adresserai bientôt un nouvel exemplaire de ma personne, car je me suis fait photographe de nouveau sans ma barbe et je le crois, cette fois vous me reconnaîtrez mieux ».

Après avoir réitéré sa demande des « bandes molletières sur les indications que je vous ai données », il déclare en avoir terminé à présent avec ses « journées de battoir », s'occupant maintenant à « quelques regains ».

5 novembre 1916

Arthur a changé de ferme : « Pour passer l'hiver, j'ai posé mes pénates chez un autre maître ou plutôt une autre maîtresse. [...]. J'ai ma paire de bœufs avec laquelle je dois tourner et retourner le rude sol de Bavière, soigner mon attelage, le brosser, autant de fonctions nouvelles pour un instituteur ». Et il ajoute que quand le sol sera gelé il trouvera « une nouvelle occupation dans le bois à couper et à fabriquer »

19 novembre 1916

Arthur déclare « je me porte comme un chêne ». À propos de ses photos « imberbes », supposées enfin reçues par sa famille, il anticipe espièglement la réaction de sa grand-mère à la vue des clichés : « Comme il est maigre ! » ajoutant entre crochets : « pour que ce soit la réalité je devrais écrire cela en patois ».

Puis il poursuit : « ai-je besoin de tant de suif sur les côtes pour me gêner ? Le travail manuel m'est sans doute plus pénible que le la plume, mais je suis persuadé que de ma vie, je ne me suis senti plus robuste. »

Et le soir venu, c'est la veillée « à 5 que nous sommes à se raconter les événements de la journée » et dans ce petit phalanstère en Bavière : « tout ce qui franchit la porte de notre chambre commune est déclaré propriété commune et est destiné pour la plus grande partie à être mangé par la Communauté ! On s'entend très bien. Je suis le seul caporal mais mes galons ne sont plus et l'on me considère comme un frère. Les camarades m'appellent le « Lehrer » [N.D.L.R. le professeur] quand ils veulent avoir un tuyau sur une matière quelconque, ou bien le « Dolmetscher » [N.D.L.R. l'interprète] quand il s'agit de faire connaître à notre sentinelle un sentiment ou un désir qu'ils lui veulent faire connaître ».

Plus loin, Arthur avoue, non sans satisfaction : « dans la nouvelle maison où je me trouve, je suis mieux que chez (*sic*) l'autre par rapport au travail et à la considération ».



La brochure du prisonnier dessinateur MARIX, détenu dans les mêmes camps bavarois qu'Arthur, nous permet d'illustrer de façon réaliste l'arrivée pittoresque d'un Kommando dans une ferme bavaroise. Remarquez la tenue de la "sentinelle" en armes guère mieux lotie que les poilus et les "rosbifs" du commando.

C.S.

Claude SPERANZA